

je serai

vivre / traverser / proclamer



Décroissance, désir, bonheur !

Les thèmes

— Interview de
Paul Ariès

— Décroissance
du corps

— Bible et critique
du capitalisme

— Décroissance
et symbolique

— Interview de
Stéphane Lavignotte

Artiste invitée :

Marthe Péalat

Peintures et sculptures

Pilotis dans la lagune II
30 x 61 cm
Stucco Marmorino et pigments

Sommaire

- 03 — Editorial
- 04 — Interview
**De la jouissance d'emprise
à la jouissance d'être**
Entretien avec Paul Ariès,
réalisé par Georges Didier
- 08 — Réflexion
Décroissance volontaire ?
par Agnès Vincent
- 09 — Interview
Décroissance et christianisme
Entretien avec Stéphane Lavignotte,
réalisé par Camila Bessa
- 12 — Psychanalyse symbolique
Croissance du symbolique
par Georges Didier
- 14 — Psychanalyse symbolique
« Si YHWH ne bâtit pas la maison... »
(Bible et critique du capitalisme)
par Pierre Trigano
- 19 — L'artiste
Marthe Péalat

Vie quotidienne
20 cm / grès, trois couleurs

N° 09 avril 2013

« Je serai » paraît trois fois l'an

Il est édité par Réel éditions,
18 rue Biron, 34190 Ganges (Hérault)

Contact : 06 17 44 59 93
Agnès Vincent / jeseraï@sfr.fr

Gérante et directrice de publication :
Agnès Vincent

Ont collaboré à ce numéro :
Paul Ariès, Camila Bessa, Georges Didier,
Stéphane Lavignotte, Pierre Trigano, Agnès Vincent

Collaboration artistique :
Marthe Péalat / peintures et sculptures / Aulas (Gard)
06 72 92 33 44 / <http://marthe-pialat.com>

Maquette et mise en page :
Annette Bonnefont / Arèze (Gard)
04 67 73 53 33 / mail@annette-bonnefont.eu

Impression :
Imprimerie Clément / Le Vigan (Gard)
04 67 81 02 94 / www.clementimprimeurs.fr

(Imprimeur éco-responsable ayant
le label  utilisant du papier issu
de forêts gérées durablement)

Les textes publiés paraissent sous la
responsabilité de leurs auteurs.
Reproduction totale ou partielle interdite
sans autorisation expresse de Réel éditions.

N° ISSN : 2110-8633

© Réel éditions, tous droits réservés.

www.reel-editions.com

Couverture :

Les ruelles (détail)

20 x 20cm / Stucco Marmorino et pigments

Au-dessous :

Des horizons arides

75 x 15 cm / Stucco Marmorino et pigments



Nous savons tous que le moi va lâcher prise. Qu'il va entendre plus grand que lui, que le désir relationnel comme un éros de vie va s'imposer, que la puissance spirituelle qui nous a fait naître va devenir l'élan naturel de notre vie. Là, sur terre.

Mais quand, cet « ici et maintenant » ? Et comment ?

Les auteurs de ce numéro de « *Je Serai* » cherchent le futur dans le présent de leurs cœurs, de leurs intelligences et de leurs expériences. Ils écrivent en toute innocence partagée et tentent leurs inspirations.

Comme chacun, ils ont goûté à de partiels bonheurs intérieurs par l'accès au symbolique, par des expériences relationnelles et par des pratiques sociales parfois réussies, par des méditations et des contemplations. Ils ont partiellement vécu des moments où la relation démultipliait le ressenti heureux

et apaisant de la vie dans une joie partagée par la présence de l'autre.

Ils ont goûté à certains espaces. Comme eux, le collectif planétaire vit encore cela de façon fragmentée et partielle. Alors cette ouverture qui vient de l'intérieur et qui court comme un enfant vers la réalité, ils voudraient la partager dans cet apaisement donné par le ralentissement de la course compensatoire des moi affolés de ne pas se sentir être. La décroissance. Ils voudraient une aventure collective, un rire partagé, un avenir planétaire qui rimerait avec la conscience de la présence pour seul confort. Pour seul luxe.

Chercheurs au cœur des questionnements actuels, ils ont peu de réponses défi-

nitives, mais ouvrent des pistes, des expériences, des espoirs. Et vous livrent, lectrices et lecteurs, leurs approches tentant d'accoucher d'un futur.

Ce futur, creuset où se fécondent l'approche jungienne du Soi qui se centre sur la puissance d'être, et une vision sociétale où tout être humain, pour être dans la paix, attendra avec bonheur que chacun trouve le rire de la joie d'être né.

La puissance de vie, comme un éros, pousse à ce que s'actualise la libération des esclavages matriciels. A ce que l'amour rencontre l'ombre pour l'aider à se désengager de ses défenses, de ses toutes-puissances qui ont tellement massacré la planète bleue et les êtres jusqu'à leur intériorité.

• Editorial •

/ par Georges Didier

Cela passe sûrement par une décroissance matérielle et une décroissance des compulsions hallucinées à posséder ces matrices inaccom-

plies. Compulsions qui entraînent des surconsommations et qui épuisent la terre et l'altérité.

Mais cela passe sûrement aussi par le goût du bonheur, de cette joie qui a créé le monde, de cette acceptation de la naissance qui seule éloigne l'ombre. Simplicité.

Chacun a été désiré par la puissance de vie, aimé, accompagné afin qu'il devienne cet accompagnant bienveillant de la réalité. Qu'il puisse bénir les changements de conscience, les ouvertures, les lâchers-prise et s'engager à donner la sécurité psychique au changement.

A l'instant, « *Je Serai* » est un beau titre.

De la jouissance d'emprise à la jouissance d'être

Paul Ariès est politologue, rédacteur en chef du bimestriel La vie est à nous ! Auteur d'une quarantaine d'ouvrages dont La simplicité volontaire contre le mythe de l'abondance (la Découverte) et Le socialisme gourmand (la Découverte). Georges Didier l'a rencontré pour « Je serai ».

Je Serai : *Un pays peut-il vivre sans ses riches ?*

Paul Ariès : Ecrire que vouloir un pays sans riches, c'est donner naissance à un pays de pauvres... est une fable mensongère. L'enrichissement des uns se fait toujours au détriment des autres.

Il serait plus juste de parler d'enrichis et d'appauvris que de riches et de pauvres. Et un trop grand écart de richesse constitue une menace pour l'unité même du genre humain... Ainsi les deux formes urbaines qui se développent le plus vite à l'échelle mondiale, sont les ghettos pour pauvres, un milliard d'humains dans les bidonvilles, et les ghettos pour riches, ces villes privées qui pululent. Je ne sais donc pas si une société peut vivre sans riches mais ce qui est certain c'est qu'elle ne pourra pas vivre longtemps avec de telles inégalités sociales.

Ce ne sont pas les pauvres qui sont marginaux mais les riches.

1 % de la population mondiale s'approprie 43,6 % du gâteau mondial (patrimoine).

Savez-vous qu'avec un patrimoine de 5 000 euros vous appartenez aux 50 % les plus riches, qu'avec 34 000 euros vous faites partie des 10 % les plus fortunés de la planète...

Si huit milliards d'humains vivaient comme nous, une seule planète ne suffirait pas, il en faudrait au minimum trois !

JS : *Qu'est-ce que l'économie du bonheur ?*

P.A. : Cette économie du bonheur qui se fraye aujourd'hui une légitimité est fondée sur un constat bien établi depuis 1974 et connu sous le nom de paradoxe de Easterlin : à partir d'un niveau de revenu, estimé à 15 000 dollars par an et par personne, les ressources financières n'apportent qu'un supplément modeste de bonheur. L'économie du bonheur nous enseigne que tout dépend in fine de la qualité du lien social !

JS : *Pourquoi ?*

P.A. : Ce qui caractérise le monde capitaliste, c'est la déliaison sociale. C'est ce que tente de résumer maladroitement le slogan « moins de biens, plus de liens ». La montée de l'individualisme égoïste, l'érosion

de la confiance dans les autres et la tolérance aux comportements malhonnêtes contribuent à diminuer le bonheur. Parmi les facteurs qui accroissent le bonheur, la justice sociale figure donc en bonne place.

On changera le monde en donnant envie

JS : *Y a-t-il urgence à la décroissance ? Comment gérer cela politiquement, socialement, économiquement ? Est-ce tolérable pour le corps social ?*

P.A. : La décroissance n'est pas un concept scientifique. Il s'agit simplement d'un mot-obus visant à décoloniser notre imaginaire. Notre société a totalement perdu la capacité à se donner des limites alors elle va les chercher dans l'épuisement des ressources, l'effondrement climatique, l'explosion obscène des inégalités sociales, etc.

JS : *Quel projet proposez-vous ?*

P.A. : Vous ne serez pas étonné que la question du désir soit au cœur du projet que j'esquisse : on changera le monde en donnant envie.

Je mets au centre de ma réflexion et de mon action le sort des plus humbles,

celui des pauvres. Le grand combat c'est de (re)développer les biens communs, de repenser les services publics, d'opposer à la logique de la concurrence et de la compétitivité celle du don. Je crois non seulement nécessaire mais possible d'avancer vers une société de la gratuité, vers une société qui accorde à chacun(e) les moyens de vivre frugalement certes, mais de façon totalement sécurisée.

Ce qui est beau avec l'école publique c'est qu'on ne demande pas à l'enfant s'il est gosse de riche ou de pauvre, mais qu'il est admis en tant qu'enfant.

Pourquoi ce qui est vrai pour l'école ne devrait-il pas l'être pour le logement, l'alimentation, la santé ?

JS : *On comprend assez bien la décroissance pour les nantis, mais quid des démunis ?*

P.A. : La décroissance que j'aime n'a rien de commun avec l'austérité. Je suis un objecteur de croissance amoureux du Bien vivre. Ce sont donc d'abord les plus pauvres qui ont à y gagner. Alberto Acosta, le père du mouvement du *Buen vivir* en Equateur le dit clairement : le *Buen vivir* ce n'est pas le bien être au sens de la société de consommation, c'est entretenir d'autres rapports aux autres, à soi, au temps, à la nature, bref c'est une révolution économique, écologique, sociale et anthropologique.

La ville se verticalise
63 x 63 cm
Stucco Marmorino et pigments

JS : Comment conjuguez-vous désir et décroissance ?

P. A. : Par le socialisme gourmand. Nous avons des ennemis à vaincre, autant le capitalisme que le fétichisme d'État. Les socialismes n'ont été croissancistes qu'accidentellement. Il est donc possible de penser un socialisme sans croissance, post-pétrolier, post-extractiviste. La « gourmandise » permet d'en finir avec l'idée d'un socialisme du nécessaire.

C'est aussi mieux identifier le mal qui nous ronge, ce travail de mort qui caractérise le capitalisme, c'est se défaire des passions tristes y compris dans nos formes d'engagement, c'est avoir foi dans les capacités de régénération des forces de vie, c'est choisir de développer des politiques qui éveillent la sensibilité, le sens moral contre les critères de performance et d'efficacité.

C'est prendre au sérieux le constat que les mots sont des forces politiques, des puissances imaginaires qui peuvent faire bouger des montagnes.

Je crois nécessaire d'opposer ici ce que je nomme le socialisme du désir au simple désir de socialisme. Nous peinons à donner un sens réel à nos existences et nous sommes devenus sourds aux appels à la vie.



Le vrai dissensus est aujourd'hui de parler la langue du plaisir avant celle de la revendication. La gauche n'a pas compris que le peuple n'aurait pas de désir à opposer au capitalisme tant qu'il n'aurait pas de droit au plaisir.

Le socialisme gourmand prend donc au sérieux l'idée que seul le désir est révolutionnaire. Il ne s'agit plus de combler un manque mais de développer les liaisons sociales. Comme le proclamait Deleuze : « *Le désir est révolutionnaire parce qu'il veut toujours plus de connexions et d'agencements* ». La véritable particule élémentaire, ce n'est pas l'individu, c'est la liaison, le don, la gratuité. Mais en même temps, si le désir est ce qui autorise le plein déploiement de la vie, il est alors aussi ce qui permet que s'opère l'individuation de l'individu.

On peut comprendre dès lors qu'il puisse y avoir de la joie dans les maquis ou durant des grèves dures, longues, à l'issue incertaine. Autant de moments où le combat exprime « *la vérité même du mouvement de l'être* » c'est-à-dire la « *jouissance de l'être comme jouissance d'être* » (R. Mishari). Sans cette jouissance d'être, le socialisme ne peut être qu'un échec.

Puisque le désir est multiple et contradictoire, le socialisme gourmand ne peut donc



Le murmure de la vie

44 x 21 cm

Stucco Marmorino et pigments

qu'être polymorphe, symphonique, excédentaire... C'est pourquoi le mouvement pour la réduction du temps de travail (les 32 heures, tout de suite) reste un instrument essentiel de libération.

Il nous faut construire dès maintenant des îlots de socialisme gourmand afin de casser l'imaginaire capitaliste.

Face au rigorisme, le socialisme gourmand doit inscrire, au contraire, à son programme le droit à l'intensification et au raffinement du sensible.

Nous devons réapprendre des mots et des gestes pour nous rendre disponibles aux sentiments. Il s'agit aussi d'apprendre déjà à se « réincarner » dans nos propres corps. Le capitalisme a pénétré en nous et nous a contaminés : notre corps est le premier territoire à libérer.

Nous ne sommes pas sans bagages pour commencer ce voyage : je pourrais citer ce travail sur la sensibilité qu'est l'engagement militant, le fait que nos moi se frottent les uns aux autres dans une perspective qui n'est pas celle du profit. Je pourrais citer les mille façons de travailler autrement que développent le mouvement coopératif, l'économie sociale et solidaire, les mille façons de vivre autrement avec l'habitat autogéré, les AMAP, les SEL, les monnaies locales, etc.

Je dessine aussi d'autres perspectives en évoquant la place de la fête et de la fantaisie, en appelant à l'amour et à l'amitié, en invitant à la beauté... Je crois même à la nécessité d'inventer des exercices spirituels opposés à ceux du capitalisme.

Le socialisme gourmand que j'évoque est nécessairement métèque, kaléidoscopique et tourbillonnant. Il se fait en spirale puisqu'il s'agit de penser des ruptures réelles qui ne sont plus des ruptures globales.

Les gauches ont cru au pouvoir, c'est-à-dire à la centralité de la révolution, à la possibilité de changer de vie en imposant des modèles qui écrasent la subjectivité individuelle et collective. Le socialisme pratique répond à la nécessité pour les gauches d'une cure de dissidence.

Songer aux mille façons de construire des « petits bouts de socialisme » demeure iconoclaste même si ce chemin est un des plus courts pour inventer des gauches buissonnières, des gauches maquisardes contre l'impuissance des gauches gestionnaires ou gesticulatoires.

JS : *Faites-vous un lien entre croissance et désir infantile de toute-puissance ?*

P. A. : Le capitalisme et son culte de la croissance est indéniablement en lien avec ce désir infantile de toute-puissance.

J'ai longtemps travaillé sur les sectes aux côtés de la MILS, puis sur la question des images publicitaires, puis sur celle des nouveaux modes de management.

Dire que la société capitaliste ou que les sectes ou que les nouveaux modes de management entretiennent et exploitent ce désir de toute-puissance c'est à la fois dénoncer les logiques incestueuses, les logiques maternantes à l'œuvre mais c'est aussi reconnaître que le capitalisme donne à jouir, qu'il nous fait jouir, même si c'est une mauvaise jouissance, une jouissance d'emprise.

On a trop oublié que le capitalisme c'est fondamentalement trois choses. C'est d'abord un système de production des richesses qui repose sur l'exploitation du travail et le pillage des ressources naturelles. Cela les gauches et les milieux écologistes savent encore (assez) bien le dénoncer. Mais le capitalisme, c'est aussi l'imposition de modes de vie et de produits qui lui sont spécifiques. Cela les gauches et même l'écologie ne savent plus trop le dénoncer. Le capitalisme, c'est enfin une réponse à nos angoisses existentielles (la peur de mourir, le sentiment de finitude), cette réponse capitaliste c'est le « toujours plus ». C'est à ce titre que le capitalisme nous donne à jouir.

Nous ne pourrions passer de cette « jouissance d'emprise » à une « jouissance d'être » que si nous sommes capables d'inventer d'autres dissolvants d'angoisse existentielle...

Des mots et des gestes pour nous rendre disponibles aux sentiments

JS : *Pensez-vous qu'une approche symbolique de la réalité aiderait à lâcher la toute-puissance ? Et avez-vous une vision spirituelle ?*

P. A. : Je crois en la nécessité du symbolique. Or notre société exclut progressivement cette dimension. Le symbolique est pour moi une façon de dire ce qui ne peut être dit et doit pourtant l'être. La spiritualité n'est donc qu'un chemin d'accès parmi d'autres au symbolique.

La création artistique, la poésie sont autant de chemins. Je suis né athée. Je veux dire que nativement j'ai dû chercher la symbolique ailleurs que dans la foi.

Rien n'est plus faux que de croire que la victoire de la société du « toujours plus » serait celle du matérialisme, c'est toujours « profane contre profane », « spiritualité contre spiritualité », etc.

Cela ne signifie surtout pas que toutes les sacralités, toutes les spiritualités se valent... La société économique (celle qui croit que « plus serait nécessairement égal à mieux ») est d'ailleurs née dans le champ religieux, plus exactement dans la mouvance protestante : on sait depuis les travaux de Max Weber que le protestantisme est la religion du capitalisme, c'est vrai sur le versant de la production, c'est vrai aussi, même si c'est moins connu, sur le versant de la consommation.

Il y a aussi de la religiosité dans la société de consommation, avec ses nouveaux temples, les hypermarchés, avec ses « grands prêtres », les publicitaires ou les économistes, avec ses dogmes, la foi dans la croissance du PIB, avec ses actions de grâce, le commerce équitable ou éthique, avec ses excommunications, les pauvres, avec ses objets de culte, le caddie, la publicité, avec sa nouvelle temporalité, les soldes, etc. J'aime croire que la décroissance rime avec la décroissance.

La décroissance que j'aime n'est pas celle qui veut apprendre aux pauvres à se passer de ce qu'ils n'ont pas.

Notre réponse n'est pas dans la diabolisation de certains objets et dans ceux qui les utilisent, même si nous devons dénoncer le système médiatique, le système publicitaire et la civilisation de la voiture.

Je cours. Je suis surbookée. Je n'y arrive pas. Gagner du temps. M'organiser davantage. Ne pas perdre mon temps. J'ai trop de rendez-vous. Pourquoi les journées vont-elles à ce rythme de dingue ? Fixer des horaires. S'y tenir avec rigueur. Arriver à l'heure, avant l'heure, prévoir les billets de train, stresser pour avoir une place dans le métro. Courir dans l'escalier. Aïe ! Trop tard ! Je l'ai loupé...

Décroître. Ralentir. Oh oui !

Il me faut CE document. Et pour l'avoir, ce papier officiel. Ce numéro de dossier. Ce statut, ce diplôme. Cet examen. Ce mémoire. Cette liste. Cette liasse. Cette signature. Cette attestation. Votre dossier médical. Plus valable. Allez dans ce bureau. Cet organisme. Non, pas ici, mais là-bas. Erreur. Pas le bon bureau. Pas le bon étage. Pas le bon bâtiment. Votre carte. Vous ne l'avez pas ? Faites la refaire. Ah... il vous faudra CE document.

Décroître. Simplifier. Oh oui !

Allez sur ce site. Cliquez là. Allô ? Allô ? Envoyez les pièces jointes. Avez-vous un site web ? Allô ? Vous n'en avez pas ? Click ? Créez-le vite ! Click ! Allô ? Allô ? Votre adresse mail. Pas d'I-phone ? Comment faites-vous ? S'informer davantage. Gagner plus. Payer plus. Emprunter. Rembourser. Factures. Chèques. Comptabilité. Heures de travail. Réussite. Entreprise. Plus. Plus. **Décroître.**

Travailler moins. Respirer. Oh oui !

Nécessité de l'écologie du monde. Finitude du pétrole, du gaz. Richesse scandaleuse des pays du Nord face aux pays du Sud. Problème du capitalisme frauduleux.

Décroître. Renoncer à la richesse. Oh oui !

Donc nous sommes tous d'accord ? Tout va bien. La décroissance est une exigence. Décisons-la personnellement et collectivement. Nous la voulons, nous la sentons nécessaire et nous sommes en alliance pour aller dans ce sens. Pour nous engager. Je fais partie de ces gens qui sont en accord avec cette perspective de la décroissance. Elle me paraît souhaitable. Allons-y !

**Il y a du chemin pour moi
pour décroître sans peur**

Il y a cependant une question pour laquelle la décroissance est... pour le moins gênante. C'est sur le plan de notre corps. Je n'ai pas envie de « moins » sur ce plan-là. Pas envie du tout ! Moins de force, moins d'énergie. Moins de souplesse, moins de tonicité. Moins de cheveux. Moins d'endurance. Moins de séduction. Toute notre société est tournée vers la jeunesse, la maintenir, la célébrer. Le « bon » modèle c'est de garder toutes ces capacités physiques et intellectuelles. Parce que sur ce plan-là également la décroissance, non merci !

Garder toute sa tête est ce que nous voulons, la perdre ce que nous craignons. Nous voyons fleurir les exercices de maintien de la mémoire, les jeux intellectuels, les ateliers... Grande angoisse de notre existence : décroître dans notre corps et décroître dans notre tête. Et nous nous raidissons pour continuer à maîtriser nos vies.

Cette décroissance personnelle, de notre incarnation, n'est pas une exigence, une décision que l'éthique nous commande, elle est une réalité. Toute simple. Et nous la ressentons comme un drame, une catastrophe.

Ai-je une solution à proposer ? Et bien non, je n'en ai aucune à partir de mes forces propres, puisque rien ne garantit que je maintienne ces forces justement ! Alors à partir de moi-même, de moi seule, je ne peux rien. En revanche, les autres pourront m'aider. Ils pourront avoir sur moi et la décroissance de mon corps et de mon intellect un regard bienveillant, aimant, plein de compassion et d'humour. Ils pourront me parler de ma faiblesse, la nommer, sans la craindre, avec gentillesse, sans m'accabler, sans m'en vouloir. Je n'y peux rien, le processus m'échappe de toute façon ! Les autres me donneront la main. Ils me soutiendront dans cette épreuve de la maladie et de la perte de mes forces. Ils le feront d'autant mieux si eux-mêmes n'en ont pas peur.

Il y a du chemin pour moi pour décroître sans peur. Je place mon espoir dans la communauté. Même faible, même sans force, même sans plus d'idées nettes, ni de maîtrise de ma vie, je resterai totalement une humaine parmi les humains. C'est pour aujourd'hui et pour demain, une joie de le savoir.

Décroissance et christianisme

Stéphane Lavignotte est le pasteur de La Maison Verte à Paris (18^{ème}), église protestante très engagée dans un combat de solidarité avec les SDF, les immigrés sans papiers, contre le racisme et avec les homosexuels contre l'homophobie, le sexisme et pour l'égalité des droits. Il intervient beaucoup sur le thème de la décroissance nécessaire en divers lieux et a écrit récemment un livre, Jacques Ellul, l'espérance d'abord, éditions Olivetan.

*Dualité
25 cm / grès, deux couleurs*

J Serai : *Tu es un pasteur très engagé dans le mouvement politique de la décroissance. Quel est le lien entre le mouvement de la décroissance et ta spiritualité chrétienne ?*

Stéphane Lavignotte : Ce qui fait le lien, c'est sans doute la question du « peu ». L'écologie pose la question d'une planète finie. Or la société de consommation nous invite à toujours consommer plus. Ce qui est à redécouvrir c'est qu'en réalité on peut vivre avec peu. Selon la phrase de Gandhi : « *vivre simplement pour que d'autres puissent simplement vivre* ». L'écologie et la décroissance proposent de rompre avec la logique de croissance et redécouvrir la sobriété volontaire.

Ce que j'ai découvert dans la foi et le message de l'évangile m'a donné quelque chose de plus profond : cette idée de la grâce dans la foi. Dieu nous a fait grâce. Il nous a libérés de toutes nos emprises, de tous nos emprisonnements, nos dépendances... justement des objets, de l'argent, tout ce qui nous emprisonne aujourd'hui. Vivre selon la grâce, c'est s'apercevoir qu'avec très peu, on peut vivre. Il y a des gens qui n'ont pas le minimum vital, pas à manger, pas de toit, et se posent tellement la question de « comment faire demain », ou bien « où mes enfants vont-ils dormir ce soir ? », qu'ils ne peuvent pas profiter de la grâce. Et il y a des gens qui ont tellement d'argent, qu'ils ne vivent que pour leur argent, ne pensent qu'à cela et ne profitent pas de la grâce. Une grande leçon des pays du Sud, c'est que finalement, il y a des gens qui ont juste le minimum et qui sont beaucoup plus heureux que des gens qui sont ici dans les pays du Nord avec toute notre opulence. Bien sûr, il y a une revendication importante au Sud, c'est d'avoir un minimum pour vivre !

Comment repenser les choses en « suffisant » et non pas en « plus » tout le temps ?

J'ai beaucoup interpellé le mouvement de la décroissance sur le fait de ne pas être dans une vision de la sobriété en termes d'ascèse, de contrainte, de surmoi. La question est bien d'avoir du bonheur avec peu, de se faire plaisir avec peu. Il y a une vraie question autour du désir.

... suite page 10

C'est quoi le désir de l'écologie, le désir de la décroissance... On est beaucoup dans une écologie qui est tout le contraire de ça.

JS : *Alors quelle est justement la place du désir dans la démarche de l'évangile et dans ta démarche chrétienne personnelle ?*

S.L. : Je viens d'une démarche protestante qui est ultra-responsable. On est sauvé gratuitement, universellement. La bonne version de ça c'est « je suis libéré de moi-même, de mon futur, j'ai la grâce, je peux donner aux autres ». La version négative c'est « Dieu m'a donné un truc tellement énorme en me libérant, en me donnant le salut, que je crois que je dois rembourser »... En réalité Dieu ne me demande pas de rembourser... Il s'agit là d'une vraie névrose protestante, les gens vont s'engager, en faire un maximum, non pas par plaisir ou par désir de ce qu'ils font mais par cette volonté de « rembourser ».

L'autre risque c'est que les protestants soient toujours « devant Dieu ». Ils ont toujours des comptes à rendre à leur église. En réalité je réponds de ce que je fais devant Dieu, et non pas devant les hommes. La question, c'est « est-ce que ce que je fais répond à la volonté de Dieu ? » Si le Dieu que j'ai en tête c'est le Dieu traditionnel, figure de père très jugeant, je reste dans une logique de « il faut, y a qu'à », une logique de devoir... très contraignante.

Devant Dieu, je suis devant un Dieu qui m'aime et non pas un Dieu qui me juge. Dieu me dit : « J'ai placé devant toi la mort

et la vie, choisis la vie. Va vers ce qui te fait grandir, ce qui te donne de la vie, ce qui fait ton plaisir ».

Je pense que dans la décroissance, la difficulté c'est qu'on est souvent dans la première version. On n'est pas forcément devant Dieu, mais devant sa conscience : « si je fais cela c'est uniquement parce que je dois faire attention à la planète, aux pays du Sud. Je me juge moi-même, je dois en permanence bien faire. » Il n'y a même plus la question d'orienter le plaisir vers quelque chose... On est alors dans des affects tristes.

On est en permanence dans un surmoi, une obligation, un jugement sur les autres... et je ne crois pas que cela rende heureux.

L'écologie des années 70 était une écologie où on se libérait. C'était très clair dans une phrase de la bande dessinée de GéBé *L'an 01* : « nous en avons

marre de cette société

d'agonie », qui nous fait mourir, parce que le béton, la bagnole et le boulot, ce n'est pas du désir, ce n'est pas du plaisir.

Tout le monde s'arrête alors de travailler. La démobilitation générale est décrétée ! Les gens arrêtent d'aller au travail, ils réfléchissent et ce n'est pas triste. Ensuite ils se posent des questions : est-ce qu'on redémarre le grand supermarché où on vend plein de conneries. Ah non ! Est-ce qu'on redémarre l'usine de pâtes ? Oui, mais on va la faire tourner à plein régime pendant deux mois, cela nous fera les pâtes pour l'année. Et puis on l'arrêtera. Pièce par pièce ils vont décider ce qu'ils vont redémarrer... C'est une écologie jubilatoire. Il y a à nouveau le désir de la vie.

Dans les évangiles, Jésus fait cela en permanence ! Lorsqu'il va voir des gens qui sont jugés par les autres, des parias pour les autres, ce qu'il réveille d'abord chez eux, c'est une confiance en eux et un désir de vivre. « Va, ta foi t'a sauvé »... Il les oriente vers un désir qui n'est pas un désir de « choses », mais un désir de biens non pas matériels, mais spirituels. L'enjeu est là ! Toute la société actuelle nous oriente vers ces biens matériels qui sont limités, que certains ont et d'autres non, et qui créent de l'inégalité, de la domination et du coup des affects tristes... alors qu'on pourrait orienter le désir vers des biens qui sont illimités, vers la beauté, vers les relations.

Le mouvement de la décroissance devrait être capable de laisser un peu de côté la réflexion, et le « y-a-qu'à-faut-qu'on » et de nous réorienter vers des désirs d'objets illimités, la beauté, la spiritualité, le partage, la vie ensemble, la bienveillance, etc.



JS : La décroissance est-elle une condition d'un véritable bonheur (passant de l'avoir consumériste à l'être relationnel et solidaire) ?

S. L. : À La Maison Verte, on accueille des gens très différents et on propose des choses qu'on trouve dans plein d'endroits, comme des cours de français pour les femmes étrangères, des cours pour les enfants, on sert de boîte aux lettres pour des gens au RSA, on a une coopérative alimentaire, etc. La porte d'entrée pour les gens ici, c'est le matériel, le besoin immédiat. Si on ne faisait que cela, on ne servirait pas à grand-chose, surtout par rapport à ce que peut faire l'Etat. Ce qui est premier ici, c'est la relation et la qualité de la relation. Les gens viennent ici et on espère porter sur eux un regard bienveillant, qui ne juge pas, et qui leur permet de se poser à l'abri de la violence du monde.

J'ai une image par rapport à cela : ce que nous appelons le cercle herméneutique. C'est ce que l'on trouve chez les jeunes qui font du Hip-Hop, dans les danses traditionnelles aussi, aussi bien dans les pays du Sud que dans ceux du Nord. Il y a un cercle de danseurs, et à un moment un des danseurs va au centre, exécute sa danse, se montre, montre qui il est, puis il laisse la place à un autre qui montre à son tour qui il est. Cela tourne, et lorsque le premier va ré-intervenir, il va le faire en fonction de ce qu'il a déplié devant les autres mais aussi par rapport à ce que les autres ont montré. J'appelle cela un « cercle herméneutique » parce que c'est un cercle qui me permet de m'interpréter moi-même,

d'interpréter mon identité, comme on interprète au théâtre, mais aussi de mieux la comprendre. Cela revient pour moi à la phrase de Jésus qui dit à ses disciples : « mais que dites-vous que je suis ». Et ses disciples répondent : « Certains disent que tu es Elie, un prophète ». Jésus laisse la question ouverte. Et il nous invite à la poser en permanence.

Toutes ces formes de morts sociales n'auront que le pouvoir que vous leur donnez

Je pense que tous nous déclinons une identité les uns devant les autres. On a là une richesse. Accompagner l'autre, aider l'autre, avoir sur lui un regard bienveillant, cela nous amène un bonheur, que ne pourra jamais apporter aucun objet.

Si aujourd'hui la décroissance se joue beaucoup autour de lieux (les éco-quartiers, les éco-villages), c'est que l'on s'aperçoit qu'on a besoin de lieux où on peut déplier ses identités, découvrir sa vraie richesse et avoir nettement moins besoin des objets. Nous avons besoin de lieux engagés pour la communauté, des lieux pour la parole, pour des groupes de parole. Edgard Morin parlait de « maison de la fraternité ». Le mouvement de la décroissance devrait plus travailler et serait plus efficace et produirait plus de fruits au niveau des liens solidaires, en créant des lieux de paroles et des « communautés pour ».

JS : Comment vis-tu ton engagement social et politique en tant que chrétien ?

S. L. : Mon engagement social passe à travers La Maison Verte, d'une certaine manière c'est facile parce que c'est vivre et manifester l'évangile en milieu populaire.

On me demande si je fais de l'évangélisation ? Je dis oui, mais sans doute je ne mets pas la même chose sous les mots ! Pour moi la conversion c'est quand il y a un véritable changement chez les gens... Plein de gens qui viennent ici s'aperçoivent qu'ils vont dans le mur. Vivre une conversion, c'est se retourner complètement pour se retrouver dans une autre direction, vers quelque chose de vivant. Vers un changement intérieur, en re-travaillant sur les valeurs qui sont importantes pour soi. C'est de l'évangélisation... Pour moi Jésus Christ annonce deux bonnes nouvelles : la première, le royaume va arriver, un royaume de justice et de paix où toutes les séparations seront dépassées. Ici on essaie d'anticiper le royaume, on se bat pour la justice, on essaie de dépasser les conflits de manière non-violente, on essaie de faire comprendre qu'il y a déjà le lait et le miel ici, si on est capable de voir qu'on peut vivre avec peu. L'autre bonne nouvelle qu'annonce Jésus, c'est la résurrection. Il est passé par la mort et la résurrection, et à partir de lui, toutes les formes de morts sociales n'ont plus de pouvoir, elles n'ont que le pouvoir qu'on leur donne en croyant que l'argent a le pouvoir, en croyant que l'économie a le pouvoir, en croyant que les méchants ont le pouvoir !

Mais la vie est plus forte, et si on est capable de faire confiance à la vie, c'est elle qui va gagner. On essaie de dire aux gens : « oui, vous êtes pris dans des formes de morts économiques, de morts homophobes, de morts racistes ! On va se battre ensemble contre les puissances qui produisent ces formes de morts. Et dites-vous bien qu'elles n'auront que le pouvoir que vous leur donnez. Si je peux penser que les homophobes, le problème est de leur côté, que ce sont eux qui sont enfermés dans un système mortifère, et peut-être eux que je dois aider à sortir de là, je ne me laisse plus impressionner par leur message, je peux aller vers la vie. De même pour le racisme, etc.

Il y a un chemin de conversion qui est celui des évangiles. C'était celui des gens qui tout au long de l'histoire ont dit qu'il fallait faire un pas de côté pour être une interpellation pour le reste du monde. Jacques Ellul insiste pour dire aux chrétiens qu'ils doivent rentrer dans un mode de vie qui est « brèche dans le mode de vie majoritaire », qui est « question et interpellation pour les autres ». Il y a là des liens qui devraient faire que ces milieux-là se rencontrent encore plus. C'est en route. Des chrétiens rencontrent la décroissance. Et inversement.

Propos recueillis par Camila Bessa

Pour tout savoir sur La Maison Verte :

Site : <http://blog.lamaisonverte.org>
mail : contact@lamaisonverte.org
Tél : +33 (0)1 42 54 61 25

Croissance du symbolique

par Georges Didier /



Le mot décroissance peut être un piège car il pourrait flirter avec une morale du décroître !

Il est vrai que la toute-puissance de l'enfant roi, instance bien présente dans la psyché de chacun, entraîne une surconsommation et un gaspillage sans nom. Cela se voit tous les jours. Mais l'humain ne peut renoncer au désir. C'est ce qui le constitue. Et c'est là tout l'enjeu. Il est désir. Le Soi est désir. Renoncer sans être apaisé pourrait créer un refoulement et une nouvelle religion.

L'humanité dans sa tension archaïque de conquêtes est, aujourd'hui, confrontée à la limite de la terre. L'écologie a bien montré la nécessité de l'ouverture à l'autre pour entrer en communauté planétaire. L'heure n'est plus aux dominations ou aux rivalités,

mais à l'apprentissage du savoir vivre ensemble. Il n'y a plus de propriété fermée à double tour.

La psychologie pointe la blessure narcissique première : avoir été mal accueilli. Elle pourrait expliquer cette voracité agressive et revancharde sur le monde et cette fermeture à l'autre. Blessé, l'humain cherche à grandir en blessant. Se sentant ignoré, il ignore. Se sentant rejeté, il rejette. Il y a un lien, dans chaque inconscient, entre le masculin maltraitant et la non-acceptation de sa propre naissance.

Une autre blessure est la mentalisation. Ne plus sentir et vivre la relation en direct, mais la conceptualiser. S'est ainsi glissée dans la relation une absence à la relation. Un contrôle et un isolement. Et cette fermeture a fait sortir l'humain de la qualité relationnelle. Il se cherche et croit trouver en s'appropriant ou en devenant Narcisse. Il a perdu son féminin.

Toutes ces blessures doivent être visitées par la psychologie et contemplées par l'âme, lieu d'ouverture au spirituel. Ce n'est pas le moi qui mène le monde. Il y a plus grand que lui. Une source, un souffle, une inspiration et un verbe animent chaque être. La vocation de chacun est de traduire ce bonheur, mais la blessure du moi ne veut pas l'entendre.

Cette dernière prend ses repères dans le tragique. Elle ne veut pas comprendre que cette blessure parfois vécue dans la naissance, cette rencontre souvent ratée, n'est pas une punition fermée, une violence faite à l'âme, mais un rendez-vous qui ouvre. Vers une humanité non encore accomplie qui chercherait, par chaque naissance, à faire naître l'ouverture sur terre.

Mais comment passer du moi au Soi ?

La croissance du symbolique comme compagne

Les écologistes et tous les êtres de bon sens réclament un lâcher-prise. Comme s'il fallait lâcher la prégnance matérielle, accepter une décroissance économique et l'abandon d'une position inflationniste. Le moi devrait alors renoncer à sa toute puissance. Il ne peut le faire sans refoulement que si cela remet l'être dans une énergie de désir et de plaisir. Décroître, oui, mais si cela se conjugue avec l'amour et l'ouverture. Sinon gare aux idéologies.

Dans ce passage, l'être a besoin de l'intelligence pour se détendre. Comment envisager s'abandonner au Soi ?

Ce dernier a besoin de corps intermédiaires pour se faire entendre. Il y a eu le placenta qui accompagnait. Il y a les rêves nocturnes lorsque le moi se relâche. Il y a le symbolique qui tisse le réel.

L'enjeu est que le moi prenne conscience qu'entre lui et le divin, il y a le symbolique. Qu'il ne peut rester fixé à une vision première ou corporelle des événements. Qu'il va lui falloir décoder la réalité qui, à force de répéter des situations identiques, l'y oblige.

Entre le moi et le Soi, il y a le symbolique

Et lorsque l'être va pouvoir analyser symboliquement ce qu'il vit, il va s'apercevoir que l'organisation symbolique qu'il y découvre est bienveillante. Comme si, par un accès au symbolique, une organisation psychique se dénouait et s'ouvrait au bonheur.

En entrant dans le symbolique, il atténue la densité matérielle et la prégnance des corps, et se procure une vision subtile du bonheur. Le plus grand que lui porte un apaisement. Et cet apaisement donné par la lecture symbolique offre de nouvelles informations et atténue les besoins de compensation. L'invisible lu, nourrit.

L'absence quitte la relation et en sourit. Les difficultés qui se vivent avec l'autre peuvent être décodées et alimenter, justement, l'enrichissement personnel.

Lieu et rivage

60 x 60cm / Stucco Marmorino et pigments

Le geste reste une énigme

60 x 60cm / Stucco Marmorino et pigments

Le symbolique, par ses associations, appellent toutes les absences pour y mettre la vie.

Aimer une personne et vivre en conscience le surgissement de cette force symbolique qui se révèle dans la rencontre, est une joie. L'être est un être de paroles qui, décryptant les archétypes qui ont traversé sa naissance, s'ouvre et approche le Soi. Et cette joie se démultiplie elle-même car grâce à la relation, elle s'ouvre sur l'amour infini.

La densité devient fluidité puisque plus rien ne se revendique.

Etre aimé par l'autre et aimer l'autre, puisque plus rien n'entrave la parole, est une fête.

Joie de l'ouverture à l'autre et au Soi, ce grand chef d'orchestre.

Cette approche symbolique est une croissance de l'être.



Vie quotidienne (détail)

50 cm / grès, trois couleurs



« Si YHWH ne bâtit pas la maison... »

par Pierre Trigano /

Une lecture inédite de deux versets du psaume 127 nous fait prendre conscience que le capitalisme est un malheur, une « shoa » pour l'être humain et la nature. L'humanité ne peut s'épanouir et trouver le bonheur qu'en délivrant dans sa vie la puissance érotique du désir relationnel. C'est à cet enjeu que se mesure l'aventure spirituelle de la décroissance.

Décroissance, désir, bonheur ? Je vous propose d'aborder ce thème à partir d'une relecture des deux premiers versets du psaume 127, que je vous restitue en respectant le plus possible le mot à mot de l'hébreu :

« (...) Si YHWH ne bâtit pas la maison, en vain peinent ses bâtisseurs. Si YHWH ne garde pas la ville, en vain veille le gardien. Vain pour vous de vous lever tôt et de vous coucher tard en mangeant un pain de peines. YHWH donne autant à son bien aimé pendant son sommeil. »

Seize siècles de discours religieux despotiques ont rendu illisible un tel texte, comme toute la Bible d'ailleurs. On y a lu une inféodation, insupportable aujourd'hui, du sujet humain à un principe divin abstrait, justificateur du pouvoir des castes cléricales et de tous les ordres établis sur le peuple. Mais après les révolutions de la modernité, psychanalytique, féministe et marxiste, il redevient

possible d'en découvrir la saveur subversive, très actuelle.

L'inconscient de la Bible

Toute ma recherche vise à délivrer un « inconscient » du texte biblique,¹ bien plus grand et révolutionnaire que le discours théologique étriqué qui en a verrouillé la lecture jusqu'ici (le plus souvent à partir des catégories de la pensée grecque dualiste, alors que la pensée hébraïque est fondamentalement moniste). Cet « inconscient » est travaillé de manière intense par l'enjeu de la réalisation de l'être humain sur la terre, enjeu toujours actuel aujourd'hui. Nous pouvons le conscientiser, à partir du point de vue délié par l'apport de la critique moderne, en contemplant le signifiant du texte hébreu de la Bible, son agencement subtil en lettres et en mots hébraïques, porteur de sens possibles

bien plus vastes que ce qu'en a compris la lecture traditionnelle.

Ainsi est-il nécessaire de contempler dans le texte qui nous intéresse la structure signifiante étonnante du tétragramme, le nom divin en quatre lettres, désigné communément par « YHWH » en français.² Il est composé des lettres hébraïques *yod* (Y), *hé* (H), *vav* (W), *hé* (H).

En hébreu les lettres sont aussi des mots qui ont un sens. Nous savons ainsi que la lettre *yod* qui ouvre le nom divin porte le sens de « puissance ». Les trois autres lettres du nom, *hé*, *vav*, *hé*, composent par ailleurs, premièrement, le mot *hoveh* qui signifie « l'être ». Nous pouvons ainsi comprendre que le nom qui désigne l'essence divine même signifie « puissance de l'être », *yod hoveh*.

Un désir qui est l'élan social naturel de l'être humain

Mais, deuxièmement, les trois mêmes lettres composent le mot *havah*, étant donné que le texte hébreu biblique original est consonantique et ne fixe pas les voyelles. Et ce mot signifie « la vie », mais aussi « le désir ». Nous pouvons donc encore relire le tétragramme

« la puissance de vie » ou « la puissance du désir », *yod havah*.

La Bible hébraïque, si nous savons la relire subtilement, proclame que cette puissance du désir traverse secrètement tous les êtres et sous-tend l'univers. Il appartient à l'humanité d'en être la résurgence consciente, le verbe, pour vivre en harmonie avec tous les êtres.

Ouverture avec ouverture

Cette contemplation nous ouvre un réseau de significations nouvelles qui fait implorer radicalement le discours théologique classique. Nous pouvons en effet comprendre que le vocable « YHWH » ne désigne pas un dieu abstrait extérieur à l'être humain et au-dessus de lui mais qui est au contraire sa puissance d'être, la puissance de vie qui nous constitue et nous fonde, le désir de vivre, élan naturel de notre être. Mais qu'est-ce qui caractérise ce désir ? Le mot *havah* qui le désigne dans le tétragramme peut nous l'enseigner par sa structure signifiante. Il est en effet composé de la lettre *vav* entourée de deux lettres *hé*.

La lettre *vav* désigne en hébreu la conjonction de coordination. Elle indique le principe de l'être-avec. La lettre *hé* signifie, en tant que mot, « la fenêtre », « l'ouverture ». Elle sert en hébreu à désigner le féminin

(1) Voir ma série d'ouvrages *L'inconscient de la Bible*, Réel éditions, 5 tomes parus.

(2) Le tétragramme est également translittéré « *Yavhéh* », ou désigné par les noms « L'Eternel », ou « Le Seigneur », dans nos bibles en français. Il est considéré comme ineffable par la tradition juive, d'où « YHWH » imprononçable.

Pilotis dans la lagune III

30 x 45 cm / Stucco Marmorino et pigments

qui, sur le plan archétypal, constitue la capacité relationnelle, érotique, d'ouverture à autrui dans l'être humain. Nous comprenons dès lors que le désir que désigne *havah*, et qui lui seul est puissance de vie, est celui qui associe « l'ouverture (de l'un) avec l'ouverture (de l'autre) ». Il s'agit de l'éros, du désir éminemment relationnel, qui ravive sans cesse la relation à autrui et qui ne la boucle pas dans une fermeture identitaire, dans une propriété privée. Un désir qui est l'élan social naturel de l'être humain, qui traverse les individus et les pousse à entrer dans une libre association sans frontières.

Auto-transcendance

YHWH est ainsi la puissance du désir relationnel qui fonde la vie spécifiquement humaine, et qui veut donc se réaliser dans l'existence humaine, c'est-à-dire être libre et s'épanouir dans nos existences. Ce qui nous ouvre à un nouveau concept de la transcendance : non plus la transcendance religieuse qui domine de l'extérieur l'être humain et l'opprime, mais la transcendance pour ainsi dire interne (immanente) à celui-ci, qui ne laisse pas le moi de l'individu comme une monade, mais lui enjoint de l'intérieur à s'ouvrir et à entrer en relation avec les autres,



à vivre sur la base de l'altérité comme seule véritable richesse de l'être. Transcendance comme « auto-transcendance » de l'être humain qui l'amène sans cesse à sortir de lui-même, à dépasser son identité établie pour accueillir l'autre, l'étranger, l'inconnu, dans sa vie.

Auto-transcendance humaine comme union harmonieuse du masculin et du féminin. La lettre *yod* qui ouvre le nom YHWH et qui désigne la puissance, symbolise en effet en hébreu le masculin archétypal, ou puissance d'affirmation et d'action du moi dans l'être humain. Nous avons vu par contre que le mot *havah* est éminemment inscrit dans le féminin, l'ouverture à l'autre. Nous avons ainsi dans YHWH un masculin encore grandement inédit sur la terre et qui caractérise l'être humain authentiquement réalisé : un masculin qui n'est pas bouclé sur lui-même comme une puissance impérialiste réduisant l'autre à lui-même, mais qui se donne au féminin de l'ouverture, et qui voue sa puissance à créer de la relation, de l'association, de l'alliance, de la différenciation, de l'amour.

Cette vision hébraïque ouvre une convergence passionnante avec la psychanalyse de Jung. Celui-ci montre en effet que le véritable sujet de la psyché humaine ne peut être le moi conscient,

Depuis la nuit des temps
60 x 60 cm / Stucco Marmorino et pigments

toujours unilatéral et en risque de fermeture, mais le Soi qui, du cœur de l'inconscient, vient le transcender en recherchant sans cesse l'union harmonieuse des contraires. Le Soi est l'individuation en acte qui, au rebours de l'individualisme, est l'alliance alchimique intérieure du moi et d'autrui, de la puissance et de l'ouverture, de la culture et de la nature, vie spirituelle qui, en même temps, est érotique.³ Le Soi est l'être humain authentique en chacun.

Les conditions d'une vie humaine

Nous découvrons dès lors dans les deux versets qui nous préoccupent les conditions ontologiques d'une vie authentiquement humaine sur la terre.

Les bâtisseurs, c'est-à-dire les hommes et les femmes, peinent en vain à bâtir un habitat humain sur la terre, si ce n'est pas la transcendance intérieure de leur être authentiquement humain qui est à l'œuvre à travers eux. Si leur maison n'est donc pas bâtie sur la base de l'ouverture fondamentale à l'altérité et à l'être-avec, l'association. Autrement dit, s'ils construisent la maison de leur être comme une propriété privée, l'habacle à court horizon d'une monade fermée à autrui.



Leur « vanité » s'aggrave bien évidemment à l'échelle de la « ville » qui est leur civilisation, si celle-ci donc est fondée sur ce principe de propriété qui est fermeture égocentrique du moi, interdisant l'association, l'entraide universelle.

Nous devons entendre cette vanité dont il est question comme un avertissement : l'humanité ne peut trouver le bonheur qu'elle croit se construire si elle se fourvoie dans ce principe égocentrique, si YHWH n'est pas *présence* en elle, ou autrement dit, si elle est aliénée, mise en dehors de son être humain authentique. Elle se crée alors au contraire une vie fondée sur le malheur. C'est ce que peut nous suggérer une lecture inquiétante possible du mot hébreu *shavé* qui signifie « en vain ». Le *vav* qui est au cœur de ce mot peut en effet également se prononcer « o », et nous savons que l'hébreu biblique ne fixe pas les voyelles. Il nous est dès lors possible de relire ce mot en toute légitimité hébraïque *shoa*, mot aux sinistres résonnances, qui signifie « destruction », « désolation », « malheur », « extermination », « ruine ». Bâtir l'humanité sur la fermeture de tous contre tous plutôt que sur l'ouverture de tous avec tous, c'est fatalement produire des malheurs, des destructions, des exterminations, c'est ruiner la vie humaine en nous. C'est la prétention

funeste du moi à se poser au centre de la psyché à la place du Soi, à nous enfermer dans une logique d'extraversion égocentrique et superficielle, sans plus pouvoir se mettre à l'écoute de l'être humain qui appelle secrètement en nous.

Le malheur du « toujours plus »

C'est ce grand malheur qui s'est abattu sur l'humanité avec l'avènement et la domination planétaire du capitalisme. Le capitalisme a pour ainsi dire une structure de *shoa* dans l'histoire humaine. Il détruit l'humanité et la nature en les réduisant à la loi de l'accumulation sans fin du capital, à la religion de l'économie, de la croissance jusqu'à en mourir, jusqu'à épuiser toute vie. Il extermine en chacun de nous notre être humain, en nous réduisant à des producteurs et des consommateurs asservis à sa valorisation, inféodés à la logique du « toujours plus ».

Vampirisés par son spectacle permanent, entraînés par sa course folle, nous risquons de perdre notre être humain, la source du désir relationnel en nous, en nous laissant intoxiquer par la logique capitaliste du désir d'emprise, d'appropriation, de consommation qui extermine en nous l'altérité en ne nous reliant plus qu'à des objets.

Le moi est érigé en idole solitaire. Ayant introjecté le monde du capital, il s'administre à lui-même en chacun de nous la « *shoa* » de l'être humain intérieur, en se coupant de toute relation d'entraide, de toute vie commune, de toute passion (spirituelle et érotique) d'ouverture à l'autre. Il est convaincu qu'il doit s'en sortir tout seul en devant, question de vie ou de mort, trouver du travail ou tout faire pour en conserver un, travailler toujours plus pour rembourser ses crédits et s'endetter encore pour continuer à consommer, devenant prisonnier de la surface des choses.

Le Soi, ancrage intérieur d'une alliance érotique avec les autres et l'univers

C'est la situation infernale qu'anticipe de manière étonnante le verset 2 du psaume, écrit pourtant il y a 2500 ans :

« *Vain* (ou *shoa*, malheur, destruction) pour vous de vous lever tôt et de vous coucher tard en mangeant un pain de peines. »

En idolâtrant la croissance économique comme son impératif catégorique, le capital fait peser sur l'ensemble de l'humanité une pression insupportable.



Il nous faut travailler, prendre, consommer sans jamais être satisfait. Le capitalisme est le règne de « l'objet a » cher à Lacan qui révèle toute appropriation comme amère et frustrante car on ne pourra jamais posséder la matrice qui nous rendrait invincible et qui se projette en vain sur les objets que nous convoitons à l'extérieur, nous enchaînant à une extériorité froide, dénuée de sens humain relationnel.

Heureuse mutation anthropologique

Une rupture révolutionnaire est nécessaire, et c'est ce qui est visé dans la prise de conscience d'une décroissance économique et culturelle. Sortir du mauvais infini, purement quantitatif, ne plus prendre unilatéralement, mais s'associer avec les autres pour vivre, être ouverture avec ouverture, un éros qui se lève et qui trouve le bonheur dans l'entraide et l'amour. C'est ce que nous pouvons lire dans la dernière phrase du psaume, lorsque nous prenons le temps de décrypter l'hébreu étrange de son texte :

« YHWH donne autant à son bien aimé pendant son sommeil ».

« Son bien aimé », *dido*, peut être traduit au sens fort par « son amant », qui met for-

tement l'accent sur l'éros. D'autre part, la construction de la phrase est curieuse, car le texte ne fait aucune référence à une notion de « pendant » (le sommeil). C'est le traducteur qui l'extrapole.

Devenir l'amant de la puissance de vie

Enfin, le mot traduit par « sommeil », *shana*, signifie également, en tant que verbe, « se changer ». On peut le relire *shoné*, comme un participe qualifiant « l'amant » : « celui qui se change ».

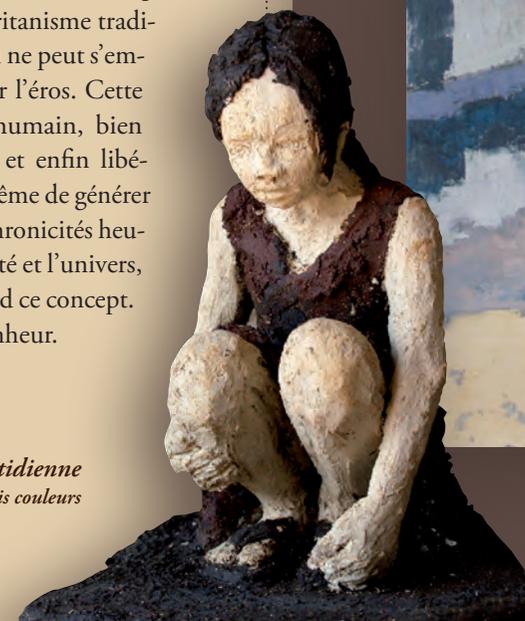
Autant, l'esclave du toujours plus vit dans un monde de fausse abondance, car semée de frustrations et de malheurs, autant la puissance de vie se révèle comme un don, une grâce abondante de l'éros, à *celui qui se change*, qui rompt avec le monde des projections capitalistes. Il devient l'amant de la puissance de vie, c'est-à-dire qu'il voue désormais sa vie au désir relationnel, à l'association et l'entraide. Il découvre en lui les racines spirituelles de l'ouverture. Il n'est plus tout seul. Le bonheur ne lui apparaît plus lié au travail, au productivisme, à la croissance indéfinie de la puissance du moi, toujours frustrante,

mais à l'épanouissement érotique de son ouverture à l'altérité.

Sur le plan psychologique, la décroissance se révèle dès lors comme l'ouverture d'une véritable mutation anthropologique qui met un coup d'arrêt à l'inflation du moi pour que se développe dans notre intériorité l'espace symbolique du Soi qui est notre être humain vivant, ancrage intérieur d'une alliance érotique avec les autres et l'univers. Cette « décroissance » nécessaire de l'égoïsme, question de vie ou de mort, ne sera pas pour autant l'étiollement du moi car son véritable épanouissement se situe dans la relation à l'altérité intérieure et extérieure, non dans la toute-puissance. Rien à voir non plus avec un retour au puritanisme traditionnel de l'Église qui ne peut s'empêcher de culpabiliser l'éros. Cette ouverture de l'être humain, bien ancrée de l'intérieur et enfin libérée, sera elle seule à même de générer une interface de synchronicités heureuses entre l'humanité et l'univers, au sens où Jung entend ce concept. Une promesse de bonheur.

Vie quotidienne
25 cm / grès, trois couleurs

Oasis à couleurs changeantes
45 x 140 cm / Stucco Marmorino et pigments



Marthe Péalat

Peintures / sculptures

<http://marthe-pialat.com>



Au delà de l'espace / 130 x 35 cm / Stucco Marmorino et pigments

Ma façon de m'exprimer passe par mes mains. Je suis avant tout une manuelle, je travaille la matière pour exprimer mon ressenti. Je me retrouve dans la façon d'aborder la création comme un artisan, de même qu'au XIV-XV^{ème} siècle on entrait en apprentissage à l'âge de 13 ans dans de grands ateliers de maîtres, avec simplicité, sans artifice et sans prétention. Je n'ai jamais souhaité vivre de ma création, j'ai préféré travailler parallèlement.

Je travaille sur la perspective et le point d'horizon, qui pour moi reste le point d'interrogation de la vie.

Le thème de mon travail je le puise dans le voyage, ici ou ailleurs. Mon travail en cours est le Causse, noblesse et simplicité. J'aime ses étendus, les silences, la communion entre le ciel et la terre. Sur le Causse, je me sens à la fois grande et minuscule.

La puissance qu'il dégage me renvoie à mon humilité. Je me sens un grain de sable dans un océan de cailloux et je retrouve là l'horizon, le lointain et le questionnement.

J'utilise pour travailler le « Stucco Marmorino » (poudre de marbre et chaux), c'est une matière naturelle et vivante qui me correspond bien. C'est une pâte blanche que je pigmente et que j'applique à la spatule, afin de donner à la matière toute sa puissance. Il m'a fallu de longues années pour trouver la matière qui me permet le mieux de m'exprimer. Cette matière est le lien essentiel entre le ressenti et le travail fini. Ressenti / matière / travail fini, ces trois éléments ne peuvent exister l'un sans l'autre.

Expositions :

- Du 12 mai au 1er juillet 2013 : *Café du Siècle, Ganges (Hérault)*
- Du 21 au 28 juillet 2013 : *Participation au Salon de Bréau (Gard)*

Contact :

- Atelier Les Faysses / 30120 Aulas**
- mail : marthe.pealat@poste.net
 - Portable : 06 72 92 33 44

Réel éditions



Nouveau !



- **L'après 2012 selon l'évangile de Jean** de Pierre Trigano (336 pages / 25 €*)



- **Au cœur du père** de Georges Didier (96 p / 12 €*)



- **L'inconscient de la Bible :** Pierre Israël Trigano en collaboration avec Agnès Vincent
 - Tome 1 / **Le Dieu hébreu** (240 p / 20 €*)
 - Tome 2 / **Matière et humanité** (304 p / 20 €*)
 - Tome 3 / **Chute et rédemption** (320 p / 20 €*)
 - Tome 4 / **L'avènement de la féminité** (275 p / 20 €*)
 - Tome 5 / **Peuple, Torah, Evangile** (340 p / 20 €*)

En préparation : Tome 6 / La révolution hébraïque



- **Heureux les pauvres ! Béatitudes de Jésus, révolution hébraïque** de Pierre Trigano et Agnès Vincent (168 p / 15 €*)



- **Fondation de la psychanalyse symbolique** Pierre Trigano en collaboration avec Agnès Vincent et Georges Didier (48 p / 5 €*)



- **Le Cantique des Cantiques, ou la psychologie mystique des amants** de Pierre Trigano et Agnès Vincent (504 p / 25 €*)



- **Le Notre père, manifeste révolutionnaire de Jésus l'hébreu** de Pierre Trigano (96 p / 12 €*)



- **Constellations symboliques et spirituelles** de Georges Didier (128 p / 15 €*)

Commandes : Réel éditions, 18 rue Biron, 34190, Ganges
Tél. : 06 17 44 59 93 / www.reel-editions.com

Constellations archétypales®

► Ateliers ouverts à tous toute l'année. Animés par Georges Didier :

Paris : 19/20 mai / 13 /14 juillet 2013

Genève : 2/3 novembre 2013

Lille : 21/22 septembre 2013 // Lyon : 4/5 mai 2013

Hyères : 5/6 octobre 2013

► Atelier réservé aux professionnels, aux élèves de l'École du Rêve et à toute personne ayant accompli un travail sur elle-même :

Lyon : 18 - 21 juillet 2013 / Thème : « *Autour de la Puissance de Vie* »

► Formation aux constellations archétypales

par le suivi de 9 modules à thème. (*Résidentiel près de Valence - Drôme*)

Renseignements et inscriptions :

Georges Didier / +33 (0)6 62 41 94 46 / www.archetypconstel.net

École du Rêve et des Profondeurs

Modules de formation intensive à la psychanalyse de C.G.Jung, animés par Agnès Vincent et Pierre Trigano :

► « **Théorie et pratique de l'imagination active** »

Approche de l'imagination active comme une relation personnelle que le rêveur peut commencer à vivre avec ses rêves, vers la fin de son analyse.

Du lundi 15 au samedi 20 juillet 2013 (*rég. Montpellier*)

► « **Approche symbolique des mythes** »

Le mythe grec de la fondation de Thèbes et de l'histoire d'Œdipe et le mythe égyptien d'Isis et d'Osiris, en relation avec le travail des rêves.

Du lundi 22 au samedi 27 juillet 2013 (*rég. Montpellier*)

Renseignements et inscriptions :

Agnès Vincent / + 33 (0)6 17 44 59 93 / agnesvincent@club-internet.fr

Kabbale vivante et psychologie des profondeurs

Proposé par Pierre Trigano (*rég. Poitiers*)

► **Psychologie mystique de la kabbale**

Travail de méditation et de contemplation : quel est le voyage spirituel (très personnel pour chacun) auquel je suis appelé pour réaliser mon plan d'incarnation, où en suis-je de ce voyage, quelles sont les portes à ouvrir aujourd'hui ?

► Du vendredi 28 au dimanche 30 juin 2013 : les cinq âmes

► Du vendredi 20 au dimanche 22 septembre 2013 : les sept cieux et les sept terres

Pierre Trigano / + 33 (0)4 67 58 19 03 / pierretigano@club-internet.fr

Rencontrer les dauphins, rencontrer la profondeur

► **Croisière en mer rouge du samedi 24 au samedi 31 août 2013**

Nager aux côtés d'un dauphin, échanger un regard, est une rencontre intime et bouleversante qui nous relie au monde des profondeurs et nous ouvre au respect de la vie dans sa diversité, à l'humilité et l'émerveillement face à l'extraordinaire. Ateliers quotidiens de rêves et de méditation.

Prix : 990 € (hors billet d'avion)

Info / inscriptions : Frédéric Chotard / + 33 (0)9 52 04 17 94 / sea.dolphin@wanadoo.fr

Renseignements : Agnès Vincent / + 33 (0)6 17 44 59 93 / agnesvincent@club-internet.fr

je serai

Trois fois par an !

La revue « Je serai » paraît 3 fois par an, au prix de 6 euros le numéro.

Nous vous proposons un abonnement pour 3 numéros au prix de 15 euros.

Retournez une copie de ce bulletin accompagné de votre règlement par lettre à Réel éditions, 18 rue Biron, 34190 Ganges

Nom, Prénom

Adresse

Téléphone

E-mail

Je m'abonne par chèque pour 3 numéros et règle la somme de 15 euros.

Abonnement de soutien : 50 euros par an.

Signature :

